

de ligne

En ligne

7

photo

JR, affichiste activiste

le magazine de la Bibliothèque publique d'information | janvier-mars 2012

dossier

la décroissance

actu

**le nouveau catalogue
de la Bpi**

festival

**Cinéma du réel
hors les murs**

exposition

Art Spiegelman

page 3 **Vous avez la parole**
Ouvert la Nuit

page 4 **En bref**

page 5 **Actu**
Extension du domaine de la recherche:
le nouveau catalogue de la Bpi

page 8 **Ligne d'horizon**
Dans les favelas, il y a aussi des bibliothèques!

page 11 **Au Centre**
Video Vintage: arrêter le temps

page 14 **Dossier: La décroissance**

- Utopie ou projet? par Albert Ogien
- Serge Latouche: portrait
- La croissance ne rend pas heureux mais la décroissance nous rendrait malheureux, par Claudia Senik
- Militants dans le champ politique, par Simon Persico
- Politiquement parlant, interview d'Yves Cochet

page 26 **Lire, écouter, voir**
À la page: l'actualité dans les collections
de la Bpi, par Véronique Poirier

page 28 **Venez!**

- JR, loin de Dallas, par François Hébel
- Cinéma du réel hors les murs
- Jamais seul, d'Arno Bertina
- L'Art classique et moderne: Art Spiegelman par Benoît Mouchart

page 35 **Votre accueil**
Lisez-vous assis, vautré ou couché?
par Françoise Gaudet

page 35 **BiblioSésame**

re

édito

Faire société

Le paradoxe est désormais bien connu. Tandis que tout porterait à croire que l'on s'achemine vers un accès de plus en plus individuel à une information mondialisée, on n'a jamais construit autant de bibliothèques, y compris dans les pays « émergents » comme la Chine ou le Brésil.

Une telle floraison s'explique, sans doute, par le pouvoir qu'ont les bibliothèques de faire société à l'échelle d'un territoire. Elles y incarnent la dimension collective propre à toute démarche de connaissance. Penser le monde, c'est, pour chacun, le penser avec les autres, voilà ce que nous enseignent, par exemple, les bibliothèques des favelas dans lesquelles s'est rendue une équipe de la Bpi.

Cela ne veut pas dire qu'il suffise aux bibliothèques d'être des lieux de convivialité. Elles doivent aussi, tout en s'appuyant sur les immenses potentialités des réseaux numériques, construire leur propre réponse à l'extension et à la complexification du domaine du savoir. C'est ce que propose désormais la Bpi avec son nouveau moteur de recherche qui permet de récupérer d'un seul coup toute l'information recherchée, qu'elle soit dans ses collections ou dans des bases de données extérieures.

Fidèle à son souci de fournir des repères pour mieux comprendre l'actualité du monde, *De ligne en ligne* vous propose un dossier sur la « décroissance ». On peut penser, cependant, sans trancher le débat, que s'il y a un domaine où la décroissance n'est pas de mise, c'est bien celui de la connaissance, sauf à imaginer qu'il ne faille plus s'efforcer de faire société et que celle-ci puisse se passer de bibliothèques.

Patrick Bazin

Directeur de la Bibliothèque publique d'information

vous avez la parole

**OUVERT
LA NUIT**



Soirée portes ouvertes en ce 1^{er} octobre festif – c'était la Nuit Blanche. Coups de projecteurs sur des espaces parfois méconnus du public. L'Autoformation animait un salon polyglotte, la Presse offrait aux visiteurs la une du journal de leur naissance et l'Espace Musiques proposait des morceaux sur le thème de la nuit. Sans oublier de multiples visites à la carte, menées par une équipe de bibliothécaires mobiles, que les lecteurs pouvaient « emprunter » spécialement ce soir-là.



Éva
26 ans, au salon polyglotte

Quelles sont les langues que vous vouliez parler en arrivant?

L'anglais (je le parle très bien), le français (ma langue maternelle), l'allemand (c'est un peu bancal), l'espagnol et le portugais aussi. Mais je pense qu'en parlant avec les gens, ça revient, ça s'améliore.

Et finalement, vous avez pu parler quelles langues?

Anglais, allemand, lingala aussi... et même arabe.

Vous parlez lingala et arabe, alors?

Non, juste des petits mots!



Jisoo
19 ans, à la presse

Vous êtes venues ici pour la Nuit Blanche?

Non, on est venues pour travailler, on savait que ça terminait à minuit et on voulait travailler jusqu'à la fin.

Ce n'était donc pas pour les animations, mais quand même vous êtes restées...

Oui, parce que c'est intéressant d'avoir ces unes de journaux. On pouvait choisir: *Le Monde*, *Le Figaro*, etc. J'ai pris *Le Monde*, c'est plus courant.

Vous êtes contente?

Oui, je vais l'afficher dans ma chambre!



Moussad
19 ans, au salon polyglotte

Je suis d'origine libanaise...

Vous venez pour apprendre une nouvelle langue ou pour le plaisir de parler libanais avec quelqu'un?

Les deux.

Vous connaissiez la Bpi avant?

Oui, je suis un habitué, je viens ici quasiment tous les jours. Je suis étudiant en médecine.



Maxime
24 ans, ingénieur en génie civil
Galal
25 ans, ingénieur dans les procédés pétrole, « emprunteurs » d'un bibliothécaire

Vous êtes venus pour la Nuit Blanche ou pour travailler?

Galal: Franchement, on est venus pour la Nuit Blanche. Je ne connaissais pas la bibliothèque, c'est mon collègue qui m'a amené. Vu que je suis étranger, je connais pas trop. Lui, il est de la région parisienne, il me fait découvrir un peu Paris...

Mais vous saviez qu'il y avait quelque chose à la Bpi?

Maxime: C'est obligatoire, c'est une des plus grosses bibliothèques à Paris.

La visite guidée vous a intéressés?

Galal: Oui, bien sûr, surtout la partie Sciences.

Maxime: Je suis venu quelquefois ici pour étudier, mais je ne savais pas qu'il y avait aussi la possibilité d'apprendre deux cents langues, ni que le rayon musique était si développé. Je suis venu juste pour ouvrir un bouquin et faire des exercices, c'est tout.

Propos recueillis par

Cécile Denier et **Catherine Geoffroy**

en bref

© Patricio Guzmán



Nostalgie de la lumière
de Patricio Guzmán

© Raphaël Neal



Christophe Honoré

TahoeSunsets - cc - Flickr



AIMEZ-VOUS e-LIRE?

Les mots sont encore là. Ce sont eux, toujours, qui s'affichent sur nos écrans. Mais les mots sont aussi des contenus enrichis, des liens, des hypertextes. Nous sortons des mots pour passer aux images et aux sons, nous allons du texte au réel qu'il documente, nous rejoignons l'univers des discussions associées. Bien sûr, lire c'est encore progresser mot à mot, mais c'est aussi rechercher, surfer, scroller... Le numérique a-t-il changé la nature même de la lecture? *Lirons-nous encore demain ou faudra-t-il trouver un autre terme?*

Cycle de rencontres
Lire numérique
Avec Hubert Guillaud,
Frédéric Kaplan, Étienne Mineur
Lundi 13 février - 19 h
Petite Salle

dalbera - cc - Flickr



QUAND L'ACTE PASSE À L'ART

Les classiques en comptaient six, le cinéma s'est imposé comme le septième. Théâtre, photographie et télévision se disputent la huitième place, la BD a pris la neuvième et l'on parle du jeu vidéo comme numéro dix... La liste des arts est-elle close? D'aucuns voudraient y ajouter la mode, la cuisine, le graf, la corrida, voire le football... En élevant au rang d'œuvre un urinoir, Marcel Duchamp voulait faire éclater les frontières de l'art. Le siècle écoulé a vu éclore de nouvelles formes – comme la performance et l'installation – des productions constituées d'objets courants; l'art s'est transporté dans les lieux de la vie quotidienne. Par quels mécanismes une activité accède-t-elle au statut d'art, un objet à celui d'œuvre?

Le passage à l'art
Rencontre organisée
en partenariat avec l'EHESS
Lundi 12 mars - 19 h
Petite Salle

en bref

4

UN VIVANT DÉSERT

C'est l'endroit le plus aride du monde, tour à tour brûlant et glacé, désolé. Aucune vie végétale ou animale n'y éclot. Au désert d'Atacama la Terre est extraterrestre. Les plus grands observatoires y scrutent un air de cristal pur. Mais cette contrée vierge n'est pas vide: sous les pierres d'Atacama, le dictateur Pinochet a répandu les restes des opposants suppliciés. Des mines de cuivre ont prospéré, des mineurs sont morts, d'autres creusent encore. Des familles creusent, elles aussi: à la recherche d'ossements que Pinochet aurait voulu à jamais perdus. Le vide d'Atacama abrite l'histoire du Chili. Les artistes fouillent inlassablement pour la faire revivre à la lumière.

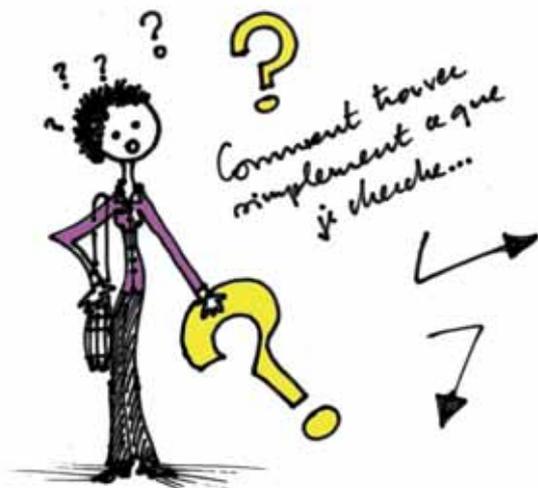
Cycle de rencontres
Mémoires contemporaines:
du documentaire à la fiction
Chili
Avec Patricio Guzmán et
Felipe Becerra Calderón
Modérateur: Bruno Patino
Lundi 16 janvier - 17 h et 19 h
Petite Salle

HONORÉ À L'HONNEUR

« Un serment à l'eau, deux paroles en l'air
Trois petits bateaux oubliés par terre... »
Qui n'a jamais chantonné les paroles des *Chansons d'amour*, film choral de Christophe Honoré? Ou encore celles des *Bien-aimés*, sa dernière création en date?
Très connu pour ses films, Christophe Honoré est également écrivain, essentiellement de romans pour la jeunesse et de pièces de théâtre. Venez l'écouter non pas chanter mais parler de ses créations.

Cycle de rencontres
La création à l'œuvre
Christophe Honoré
Entretien avec
Antoine de Baecque
Lundi 5 mars - 19 h
Petite Salle

actu



Pas si simple de trouver ce qu'on cherche. D'autant que, souvent, on ne sait pas très bien ce qu'on cherche. On vient avec une idée encore vague, on fait un tour dans les rayons, on lance une recherche dans le catalogue – et on rentre bredouille. Alors que, peut-être, il y avait là, à portée de clic, l'article, le livre, le document dont on avait besoin. Savez-vous qu'il y a à la bibliothèque beaucoup, beaucoup plus de documents que ce qu'on peut trouver dans l'actuel catalogue ?

Pour faciliter les recherches, la Bpi expérimente une nouvelle interface, plus riche, plus interactive, plus souple. Plus proche du web, tout simplement.

D'abord déployé sur quelques postes-test, puis mis en place au printemps sur l'ensemble des postes de la bibliothèque, voici donc le nouveau catalogue.



EXTENSION DU DOMAINE DE LA RECHERCHE: LE NOUVEAU CATALOGUE DE LA BPI

Plus de résultats

Recherche plus large

Ce que ce catalogue apporte en plus ? La possibilité de chercher dans plusieurs bases de données en même temps. Autrement dit, en lançant une seule recherche, vous aurez des résultats plus variés et plus complets : les livres et revues accessibles dans les rayons de la Bpi, la musique, les films, les logiciels d'apprentissage consultables sur les postes informatiques, mais aussi les documents proposés dans les bases de données auxquelles la Bpi est abonnée ou qu'elle sélectionne sur internet.

Une meilleure visibilité, donc, sur l'ensemble des ressources que vous propose la bibliothèque.

Interface renouvelée

Il ne s'agit pas pour autant de vous noyer sous les résultats : l'interface est faite pour vous guider, en fonction de vos centres d'intérêt, vers les ressources qui vous seront les plus utiles. Et pour vous permettre de mieux gérer un grand nombre de réponses, les listes de résultats sont présentées avec des « facettes », c'est-à-dire des filtres qui permettent de les trier par thèmes, par types de document, par source, etc.

Accéder aux documents

Pour vous faire gagner du temps et simplifier vos recherches, nous avons rendu plus visibles et plus claires les informations et les liens qui permettent d'accéder aux documents.



D'hier à aujourd'hui: un exemple de recherche

Imaginons: vous cherchez des informations sur les agences de notation.

Aujourd'hui, une recherche dans le catalogue vous oriente vers une dizaine de livres présents en rayon.

Dans le nouveau catalogue, la même recherche vous permet d'accéder:

- aux livres, dont la disponibilité et l'emplacement sont indiqués dès la liste de résultats;
- à de nombreux articles et documents sur le sujet, issus des bases de données auxquelles la Bpi est abonnée: articles issus de sources de presse généraliste (bases *Europresse*, *Bpi-Doc*), de sources économiques (base *Factiva*), de sources juridiques (base *Lextenso*). Vous accéderez à ces articles ou documents directement depuis la liste des résultats en cliquant sur le lien « Accès ».



Plus de services

Bien-sûr, notre interface ne fait pas encore le café. Mais quand même, elle sera dotée de nouvelles fonctionnalités dont vous saurez vous saisir, nous n'en doutons pas.

Compte utilisateur

Si vous le souhaitez, vous vous créez un compte. Il vous permettra de personnaliser l'interface de recherche et, surtout, de créer vos propres collections de documents. Vous pourrez ainsi:

- conserver vos recherches favorites, les notices des documents qui vous intéressent, les fichiers récupérés sur les bases de la bibliothèque ou ceux que vous aurez créés;
- créer des listes de vos documents favoris;
- récupérer par mail en PDF, ou imprimer vos notices et sélections;
- afficher par défaut, lors de votre visite, votre domaine de recherche favori, le filtre par défaut sur les résultats, le nombre de résultats par page;
- être prévenu par mail lorsqu'un document temporairement indisponible est de nouveau en rayon.

Votre avis nous intéresse

« On les connaît les catalogues de bibliothécaires! Ils sont compliqués, pleins de subtilités et de pièges; en fait il faut être bibliothécaire pour s'y retrouver... Ne pourrait-on pas, de temps en temps, demander aux lecteurs ce qu'ils en pensent? »

Dans le fond, nous sommes plutôt d'accord. Nous sommes ravis que vous veniez nous solliciter aux bureaux d'information, mais voulons aussi mettre en place des outils informatiques accessibles à tout le monde, aussi faciles à utiliser que possible.

C'est pourquoi nous vous avons consultés pendant la conception du projet: des tests utilisateurs individuels et des groupes de discussion ont permis de vérifier que les maquettes et prototypes vous rendaient les tâches plus faciles. Nous avons recueilli des avis, des impressions, des suggestions, des besoins. C'est donc vous qui nous avez soufflé que vous vouliez des interfaces proches de celles du web, un écran convivial proposant des nouveautés, la possibilité d'obtenir des résultats malgré des erreurs de saisie. Alors en principe, vous devriez vous y retrouver. Mais votre avis nous intéresse toujours: n'hésitez pas à communiquer avec l'équipe des concepteurs en utilisant le formulaire disponible à cet effet en page d'accueil.



Notes, commentaires et mots-clés

À la Bpi, nous vous proposons des collections d'actualité dans tous les domaines, des sélections thématiques, des nouveautés, des aides pour repérer ce qui vous intéresse. Mais il nous semble encore plus important de vous donner des moyens simples pour nous faire des suggestions et réagir à nos propositions. Vous pourrez désormais noter, commenter, ajouter vos mots-clés aux notices et aux listes qui vous intéressent. Et aussi: publier vos listes, retrouver les sélections des bibliothécaires et dialoguer sur celles-ci. En un clic, vous nous adresserez vos questions et suggestions.

Sites de partage

Vous pouvez déjà déclarer votre flamme à la Bpi sur Facebook, la suivre sur Twitter. À l'avenir, vous partagerez notices et listes sur Facebook, Twitter, Diigo... et bien d'autres réseaux.

Bureautique

La plupart des postes informatiques seront dotés des logiciels de bureautique vous permettant de créer et de modifier vos propres documents.

Ces quelques fonctionnalités sont un premier pas vers ce que nous vous offrirons à terme. Vos idées et remarques nous seront précieuses pour vous donner les outils les plus adaptés à vos besoins, et les plus ouverts possible vers vos autres pratiques en ligne.

Libre et ouvert

L'ensemble de ce système de recherche a été réalisé avec des logiciels libres, c'est-à-dire des logiciels dont le code-source est public, et dont le développement est assuré par des communautés d'utilisateurs, qui unissent leurs compétences pour l'améliorer. Ce choix de la Bpi marque sa volonté d'assurer son indépendance technologique par rapport à des stratégies commerciales, et de se doter d'un outil évolutif et souple qui puisse suivre les usages. Il s'agit également de mutualiser les ressources en profitant à la communauté professionnelle. Le système de recherche sera mis à disposition des établissements qui le souhaiteront, autant comme un produit utilisable que comme un projet collectif, à l'évolution duquel chacun pourra contribuer.



Amélie Fresneau, Claire Lebreton et Jérôme Villeminoz
service Coordination bibliographique

DANS LES FAVELAS, IL Y A AUSSI DES BIBLIOTHÈQUES!

ligne d'



D.R.

À l'heure où, dans les pays du monde occidental, on doute parfois que les bibliothèques aient encore un rôle à jouer, à l'heure de l'accès généralisé à Internet – mais est-on bien sûr que tout le monde accède si facilement à l'information? – l'État de Rio de Janeiro parie sur un programme ambitieux de bibliothèques avec la volonté de les rendre accessibles à tous, d'en faire des lieux au cœur des communautés citoyennes.

En septembre 2011, quatre bibliothécaires françaises ont participé à un colloque: « Ville-centre et périphérie: la bibliothèque dans un scénario post-urbain », pour y présenter des actions-phares de bibliothèques. Retour sur cette mission et sur les visites qui l'ont accompagnée...

En route pour la culture

Jusqu'à une époque très récente, peu de villes du Brésil se sont préoccupées d'offrir des bibliothèques modernes. L'effort vient désormais du gouvernement fédéral et des États qui ont mis en place un plan national pour promouvoir la lecture et lutter contre l'illettrisme, notamment dans les quartiers sensibles.

De son côté, l'État de Rio ambitionne de développer en quelques années le plus grand réseau informatisé de bibliothèques du Brésil pour offrir à tous un accès aux livres, aux musiques et aux films.

Lumineuse, « transparente », car de l'extérieur on doit voir tout ce qui s'y passe, la bibliothèque de Manguinhos ressemble à beaucoup d'autres bibliothèques dans le monde. Mais Manguinhos n'est pas un quartier comme les autres!

La bibliothèque, située au cœur d'un quartier rénové, lui-même au cœur d'une des grandes favelas de Rio (250 000 habitants), voisine avec un centre de santé, une salle de cinéma et de théâtre, des équipements sportifs et de petits immeubles d'habitation où ont été relogés les habitants du quartier.

Vera Saboya, *Superintendente da Leitura*, a nommé ce programme « En route pour la culture ». En quoi consiste-t-il?

- Installer la bibliothèque au cœur des quartiers: une bibliothèque « de verre », transparente, très ouverte,
- l'insérer dans la communauté en recrutant les personnels en grande partie localement, en tissant des partenariats avec les associations,
- donner la parole aux habitants en proposant de multiples activités, multiplier les formes d'expression de la culture des quartiers.

Le réseau comprendra à terme la bibliothèque centrale de l'État de Rio de Janeiro et dix bibliothèques, dont la première se situe dans la favela de Manguinhos.

'horizon



D.R.

On y entre librement, sans formalité, « vêtu chacun selon son style, mais pas sans chemise ni en maillot de bain » et elle est ouverte dix heures par jour du mardi au dimanche.

L'impression de plaisir, de bien-être et de convivialité domine dans la bibliothèque, le bruit des paroles et des rires y est le bienvenu.

Jusqu'au règlement qui affiche ce qu'on a la liberté de faire et non ce qui est interdit: « Aqui pode »: ici, vous pouvez...

La bibliothèque accueille un public jeune: des enfants, qui viennent le plus souvent seuls, dont certains vivent dans les rues et peuvent passer là des journées entières. Ils s'y sentent bien, en sécurité, mais aimeraient aussi que la bibliothèque leur donne à manger... Les ados surfent sur Internet à la recherche d'informations, pour jouer ou suivre les exploits de leur club de foot favori.

Vêtus d'un tablier noir estampillé « Biblioteca de Manguinhos », les employés sont pour les trois-quarts des jeunes de la favela. Ils ont fait des études secondaires ou supérieures grâce aux allocations versées aux familles pour la scolarisation.

Beth, une des jeunes bibliothécaires était femme de ménage au secrétariat d'État à la culture. Tous les matins en arrivant, Vera Saboya, la trouvait en train de lire après son travail. Intriguée, elle lui a proposé de suivre une formation d'aide bibliothécaire.

La bibliothèque de Manguinhos ouverte depuis un an seulement, commence à tisser du lien social autour d'elle: les jeunes y viennent nombreux, les associations utilisent régulièrement la salle « mon quartier » qui leur est ouverte et les responsables de la bibliothèque sont de plus en plus souvent invités à des rencontres dans la favela, sans souci de sécurité.





Mannequins dans la bibliothèque: une page de la revue *Setor X*

La favela de Mangunhos



La bibliothèque de Mangunhos

Et dans cette bibliothèque, on vient participer aux nombreux ateliers culturels et échanges créatifs, y compris, dans un pays où la culture du corps est essentielle, faire des photos de mannequins au milieu des livres.

Bouillon de cultures

Les favelas produisent depuis longtemps des mots et de la littérature sur les murs, dans les histoires, dans la samba.

La bibliothèque ne cherche pas à imposer la « culture du centre » à celle de la périphérie. Elle se veut un lieu d'expression et de confrontation de ces cultures. Elle propose pour faire entendre la voix des exclus, de nombreuses activités, véritables laboratoires d'idées, d'images et de lien social: production d'une revue, ateliers de création littéraire, laboratoire de récits numériques, journalisme collaboratif, rencontres avec des auteurs...

Une des premières réalisations est la revue *Setor X*. Le numéro 1, réalisé à Mangunhos, propose un autre regard sur la ville et sur la bibliothèque.

Dans la politique de pacification des favelas de Rio, il y a aussi des bibliothèques!

Les favelas: ces quartiers pauvres des grandes villes brésiliennes se sont installés dès le XIX^e siècle sur des collines abruptes et instables ou dans des zones marécageuses. Souvent insalubre, sans eau, sans électricité ni assainissement, l'habitat y est de bric et de broc, parfois en dur, parfois non.

Dans les années 1950, les favelas commencèrent à marquer leur présence dans les arts et la culture urbaine carioca, en particulier dans le cinéma et la musique. Depuis, abandonnées par l'État pendant la dictature militaire, les favelas ont été, pour certaines, dominées par le trafic de drogue ou par les milices y instaurant une sorte de pouvoir parallèle.

Mais les « favelados » (travailleurs pauvres et classes moyennes basses, qui représentent aujourd'hui 20 % de la population de Rio) se sont créés de nombreux réseaux associatifs et gardent leur culture propre.

Ces dernières années, le gouvernement central de Lula et le gouvernement de l'État de Rio, pressés par la perspective d'accueillir en 2014 la coupe du monde de football et en 2016 les Jeux Olympiques, ont impulsé un grand mouvement de « pacification » pour consolider le modèle communautaire des favelas et affronter la question du narcotrafic par des moyens militaires.

Des Unités de Police Pacificatrice sont déployées dans les favelas « pacifiées ». L'accent est surtout mis sur la sécurité policière – ce qui n'est pas sans susciter la critique – mais on y construit aussi des infrastructures sanitaires, éducatives, sociales, sportives, et de belles bibliothèques, comme celles de Mangunhos et de Rocinha.

Annie Dourlent et **Anne Jay**, Bpi

Avec la collaboration de **André Sena**, médiathèque de la Maison de France à Rio de Janeiro et **Marion Loire**, bureau du Livre et des médiathèques, Ambassade de France au Brésil

au Centre

STOP/ REPLAY ARRÊTER LE TEMPS

La vie est en streaming, pas de stop/ replay. Et pourtant, l'exposition Vidéo Vintage arrête le temps. Pause sur les années 1960 / 1970 : des artistes pionniers s'emparent d'une invention récente, la vidéo.

En trois temps

La vidéo, c'est une caméra reliée à un moniteur qui retransmet directement l'image. À l'origine, cette technique sert exclusivement à la transmission télévisée, mais ses perfectionnements en font vite un outil très maniable, à la portée des usages privés. L'exposition est structurée en trois parties illustrant ses différentes utilisations par les artistes.

La plus ancienne: la performance filmée. En 1963 sort le premier enregistreur portable sur bande magnétique, le Portapak de Sony. Il existait déjà des caméras portables mais pour voir le film, on devait d'abord le faire développer dans un laboratoire. Avec la simultanéité entre tournage et diffusion, l'artiste qui est filmé peut se regarder en même temps sur le moniteur. Il voit son double, la vidéo est un miroir infléchissant sa performance. L'exposition montre des artistes ainsi filmés, dans leur studio ou en extérieur: Robert Filliou dialoguant avec un moniteur, Nam June Paik défaisant

un bouton devant une caméra, Bruce Nauman qui, dans *Bouncing In The Corner*, explore systématiquement la relation de son corps à l'espace en s'autofilmant régulièrement pendant dix ans à partir de 1968, inventant à chaque fois des situations différentes, variant sa position dans l'espace, celle de la caméra, la temporalité...

Peu après ces débuts, aux États-Unis et dans quelques capitales européennes, les grandes chaînes télévisées, qui ont besoin de créateurs pour imaginer de nouvelles formes, mettent à disposition des artistes leurs studios équipés d'appareils perfectionnés, comme les synthétiseurs qui permettent de retravailler les images en produisant des effets: solarisation, superpositions, graphismes abstraits, etc. On voit fleurir alors des émissions artistiques, comme celles de Jean-Christophe Averty à l'ORTF, présentées dans la deuxième partie de l'exposition.

Exposition Vidéo Vintage

Une sélection de bandes vidéos fondatrices de la collection Nouveaux Médias du Musée national d'art moderne.

Du 9 février au 7 mai
Galerie du Musée
Centre Pompidou, 4^e étage

11

au Centre: Vidéo Vintage



Les Levine's Greatest Hits
1974, Couleur, son, 30 mn

suite

Nam June Paik: *Global Groove* (1973)

Troisième temps: la vidéo au musée. Dans les années 1970 apparaît le magnétoscope à cassettes. Le film cinématographique nécessitait un projectionniste, qui passait la pellicule et la repasait, une fois finie; avec le magnétoscope et son bouton *replay*, la bande peut tourner en boucle, indéfiniment. Des artistes conceptuels intègrent alors la vidéo à leurs installations, jouant sur les rapports image/ objets/ espace. Les musées acquièrent ces dispositifs, de plus en plus sophistiqués au fur et à mesure des évolutions techniques: projections multi-écrans, multi-supports – comme celles de Tony Oursler, qui projette sur divers volumes les visages qu’il a filmés. Parce qu’ils requièrent beaucoup de place ces dispositifs ne sont pas installés dans l’exposition. Celle-ci se concentre sur les « multiples », c’est-à-dire les éléments reproductibles: les bandes. Mais on peut y visionner des films conceptuels – de Daniel Buren, de Laurence Weiner, par exemple – présentés comme ils l’étaient à l’époque dans les musées.

Caméra au poing

Les *seventies* sont agitées: contestation de la guerre du Viêt Nam, du racisme, révoltes étudiantes, revendications féministes et homosexuelles... Dès son apparition, la vidéo est utilisée comme instrument militant. L’artiste Les Levine donne la parole aux habitants des quartiers pauvres de New York; en France, des femmes enregistrent les ouvrières des montres Lip en grève, Nil Yalter filme des immigrés turcs, Carole Roussopoulos suit les luttes féministes.

À l’époque, le monde des arts plastiques ne reconnaissait pas encore le documentaire. Aujourd’hui, les limites de l’art ont été repoussées, elles n’englobent plus seulement les recherches formelles mais aussi les travaux à portée socio-politique. Ces vidéos ont, elles aussi, rejoint les collections des musées et plusieurs sont présentés dans l’exposition.

Socio-politique, le rapport des artistes à la télévision l’est également. Invités par les chaînes pour expérimenter de nouvelles formes plastiques, ils incorporent dans leurs œuvres une réflexion sur ce médium de masse. Ainsi, dans *Global Groove*, Nam June Paik met en scène un monde global, où la communication fait vibrer simultanément les différentes cultures.

La réflexion tourne vite au jugement critique. Les artistes – à l’instar de General Idea ou de Les Levine – produisent alors des bandes de détournement. C’est en mettant en scène le spectateur passif devant son poste qu’ils veulent le faire réfléchir à ce qu’il regarde, comme en témoignent les créations de Valie Export ou de Bill Viola.

Voyage vintage

Aujourd'hui, les années 1960 / 1970 reviennent à la mode, mais l'exposition ne se veut ni nostalgique ni « tendance ». Bien des jeunes artistes actuels se passionnent pour cette époque de grande liberté, une époque ouverte aux expérimentations les plus audacieuses, aux diffusions les plus risquées. L'art vidéo n'a rien de kitsch: il a épousé et irrigué toutes les innovations de l'art contemporain: action, happening, performance, Fluxus, Land art, art minimal, conceptuel, lié aux *cultural studies*...

Par ailleurs, notre attirance pour la vidéo des débuts procède du même phénomène que le retour aux disques vinyle: une recherche de la matérialité, du « grain », dont le numérique nous a coupés. Les vidéos de l'exposition ne passent bien sûr pas sur leurs bandes d'origine, mais dans un décor *vintage*: le public les visionne sur des moniteurs cathodiques, installé dans de confortables salons « seventies », avec meubles d'époque.

Fermez les yeux. Voyagez cinquante ans en arrière. Bien calé dans le canapé familial, vous vous apprêtez à regarder la télévision. Ouvrez les yeux...

Valérie Bouissou et **Catherine Geoffroy**

Tous nos remerciements à **Christine Van Assche**



Carole Roussopoulos, Nagja Ringart, Delphine Seyrig et Ioana Wieder: *Maso et Miso vont en bateau* (1975)

Coll. Centre Pompidou © Centre audiovisuel Simone de Beauvoir

13 au Centre: Vidéo Vintage



Pour aller plus loin

- www.newmedia-art.org
- [Nouveaux medias. Installations. La collection du Centre Pompidou](#) sous la direction de Christine Van Assche, éd. du Centre Pompidou, 2006
- Dossier pédagogique: www.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-nouveaux-medias/ENS-nouveaux-medias.html



Valie Export: *Facing a Family* (1971)

Coll. Centre Pompidou © Valie Export

Fin

Si le système t'en fait baver
Objecte!
...C'EST PARTI POUR LA DÉCROISSANCE.



cittaslow rete internazionale delle città del buon vivere



Elections fédérales d'octobre 2011



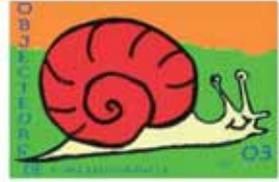
Rendre d'autres modes de vie possibles!

VOTEZ

LES **JEUNES VERT-E-S**
Liste no 5



PARTI DES OBJECTEURS DE CROISSANCE
MOINS MAIS MEUX!



Slow Food Dublin



Slow Food®



Slow Food® Dallas

dossier

décroissance

L'escargot est écolo: il recycle les débris végétaux, secrète sa propre maison, l'isole du froid en la bouchant hermétiquement pour hiberner. Mieux encore: il bâtit sa coquille en enroulant des spires toujours plus larges, mais arrivé au point limite avant la surcharge, il arrête soudain de faire croître la spirale.

L'escargot nous montre-t-il le chemin? Les partisans de la décroissance prennent volontiers cet animal comme emblème car il symbolise tout à la fois la Terre, la préservation des ressources naturelles, l'autolimitation de notre consommation et la décélération de nos modes de vie. « Simplicité volontaire », « sobriété heureuse », « société d'abondance frugale » sont leurs mots.

Mais pour ses nombreux adversaires, la décroissance se pare de références au bonheur et au choix consenti pour masquer une régression de civilisation: au mieux une douce utopie, au pire un risque totalitaire.

Sympathique gastéropode ou bête à cornes menaçantes, l'escargot de la décroissance est encore très minoritaire. Sortira-t-il de sa coquille?

Cycle de rencontres
La décroissance a-t-elle un avenir?

Mercredi 4 janvier:
L'économie au défi
Avec Fabrice Flipo,
Florence Jany-Catrice,
Michel Lulek, Claudia Senik
Animateur: Éric Dupin

Vendredi 16 mars: écologie
Lundi 18 juin: politique

19 h - Petite Salle

les
Objecteurs
de Croissance

U suite du dossier

UTOPIE OU PROJET?

Comment relever le défi que la crise écologique pose à l'humanité? Parmi toutes les réponses avancées, la décroissance se distingue par une certaine radicalité. Ses détracteurs y voient la marque d'une utopie, alors que ses défenseurs estiment l'absence de compromis indispensable à réalisation d'un salubre projet de société.



© Tweedt - Iconovox

Ce qui distingue la décroissance des thèses de l'environnementalisme, de la « transition » ou du « développement durable » est le rejet de tout accommodement avec le productivisme, fût-il « vert » ou « soutenable ». Le caractère radical de l'idée de décroissance tient à la triple critique qu'elle fait, récusant tout à la fois l'économie en tant que discipline imposant un modèle de développement irréaliste, le capitalisme en tant que système visant un accroissement illimité de la richesse et des inégalités, et enfin la société de consommation en tant que mode de vie provoquant une aliénation destructrice de l'authenticité et du « vrai » bonheur.

Pour les défenseurs de la décroissance, la seule manière raisonnable d'éviter la misère, l'effondrement ou la guerre qui menacent l'humanité est de changer de manière de penser et de mesurer la richesse et le travail (reconsidérer la notion de croissance), de renoncer aux illusions du consumérisme (oublier l'économie de marché), de relocaliser la production industrielle et agricole (stopper la mondialisation) et de revenir à l'esprit de communauté (rétablir les conditions d'une démocratie réelle). La décroissance se présente donc comme un projet politique global. Si certains de ses partisans admettent qu'il est un peu utopique, ils assurent qu'il dessine un horizon vers lequel il faut tendre.

Ce projet alimente le débat politique, en y défendant une option oubliée: rompre avec le capitalisme. Mais les propositions de la décroissance débordent largement ce cadre un peu confiné. Elles posent, entre autres, trois questions qui préoccupent ceux que l'avenir de la vie sur Terre inquiète.

Faut-il abandonner l'idée de progrès?

L'association étroite de la science et de la technique a, deux siècles durant, assuré un développement économique fondé sur la découverte et la création de produits, dont l'accroissement effréné entraîne un épuisement des ressources de la planète et met en danger la vie des humains et de l'écosystème. Ce mouvement ne se réduit cependant pas à l'invention de besoins factices, au gaspillage et à la pollution, à l'envahissement de la publicité, à l'individualisme et à la dépolitisation. Il s'est également traduit pas un enrichissement réel de l'existence: élévation de statut social, hausse du niveau d'instruction, amélioration de la santé, élimination de tâches pénibles ou rébarbatives, ouverture au monde, aspirations culturelles, etc.

Telles sont donc les deux faces du progrès. Est-il pensable de rejeter l'une sans remettre en cause l'autre, à savoir l'évolution des sociétés vers plus de solidarité, d'égalité, de paix et de bien-être, vers la jouissance de droits et de libertés qu'une partie de l'humanité a conquis, auxquels elle tient et qui devraient s'étendre à ceux qui n'en bénéficient pas encore?

Faut-il se soustraire aux mécanismes de marché ?

Il n'est interdit à personne de réduire son train de vie, d'acheter de façon avisée et modérée, de produire sa propre énergie, de ne pas se connecter à l'internet, d'assurer l'enseignement de ses enfants, etc. Mais la somme des choix individuels en faveur de la simplicité, de la frugalité ou de l'abstinence ne suffira sans doute pas pour réparer les dégâts que cause la civilisation industrielle et pour restaurer les conditions d'un monde vivable. Il ne semble pas qu'on puisse y parvenir sans une modification de grande ampleur des modes de production et de consommation. Ce qui réclame sans doute une remise en cause ou un strict encadrement des lois du marché, de la recherche du profit et de la libre circulation des capitaux. En somme, une sortie du système capitaliste. Mais quel système alternatif acceptable par chacun des pays de la planète peut-on lui substituer ?

Pouvons-nous maîtriser notre destin ?

L'humanité est-elle en mesure de se donner l'entière maîtrise de son destin collectif et de son environnement ? Pour répondre à cette question, les normes d'un « développement durable » ont été fixées au niveau mondial. Elles devraient permettre de poursuivre la réduction des inégalités, tant entre les pays du Nord et du Sud qu'à l'intérieur des sociétés, tout en sauvegardant le climat et l'environnement.

Pour les tenants de la décroissance, cette réponse n'est pas à la hauteur de l'enjeu, car seule une manière radicalement différente de produire, de commercer, de consommer et de s'organiser peut assurer une survie de l'espèce et de l'écosystème. Mais comment opérer un tel changement à l'échelle planétaire alors que les niveaux de développement sont disparates et que les États ne poursuivent pas les mêmes objectifs ?

Ces trois questions sont ouvertes. Ceux qui enjoignent de s'engager dans la voie de la décroissance pensent qu'il vaut mieux anticiper des évolutions qui nous seront de toute façon imposées. Pour les autres, ce diagnostic est erroné et l'avenir n'est jamais écrit d'avance. Mais les uns et les autres s'accordent sur un point : l'indifférence est exclue.

Albert Ogien

Directeur de recherche au CNRS



PAPE ET DÉFROQUÉ, SERGE LATOUCHE

Portrait

Le lieu du rendez-vous est un symbole: place Maubert, un village en plein Paris. Bordé par le Collège de France, la Sorbonne et le Collège des Bernardins, Maubert respire le savoir universitaire, mais c'est aussi un quartier de bouche, dont le marché est l'épicentre. Ici, on mange bio, la qualité de vie est une priorité.

Nous y retrouvons Serge Latouche, professeur émérite d'économie et défenseur actif de « la joie de vivre, la qualité de l'air, de l'eau et des aliments ». Il nous reçoit dans l'arrière-salle d'un café parisien typique qu'ombrage une haie campagnarde: c'est son « deuxième bureau », le prolongement de son domicile tout proche.

Pape de la décroissance, Serge Latouche est un défroqué de l'économie.

Dans les années soixante, jeune économiste apôtre du développement, il part enseigner en Afrique. « J'allais développer l'Afrique, j'enseignais à mes étudiants la planification pure et dure » relate-t-il avec ironie.

C'est au Laos, peu après, qu'il perd la foi. Il y découvre une société hors développement: « des villages où les gens écoutaient le riz pousser (ce riz gluant, une fois qu'il est semé, il n'y a plus qu'à attendre qu'il pousse) ». Serge Latouche raconte avoir compris alors que le développement allait détruire ces gens souriants et heureux de vivre, les rendre stressés, suicidaires, agressifs. « J'ai fait une sorte de crise religieuse. J'ai compris que l'économie était une religion, la religion de l'Occident, et que ça nous menait droit dans le mur. »

1968 : de retour en France, à l'Université de Lille, Serge Latouche profite de la liberté soudaine du moment pour contourner l'économie, sa discipline. Il enseigne la philosophie économique, l'épistémologie de l'économie, et même la déconstruction critique de l'économie politique.

Aujourd'hui, le dissident salue l'insitution universitaire pour la liberté totale qu'elle lui a laissée. Il a toujours professé ce qu'il voulait, publié les livres qu'il voulait. Membre de l'Institut d'étude du développement économique et social (IEDES), il y enseignait rien moins que la critique du développement...

Économie réelle et science économique forment pour Serge Latouche les faces indissociables de la pensée unique. Loin d'être inhérente à l'homme, la vie économique est selon lui une invention du XVIII^e siècle, époque du capitalisme naissant, et la science économique a vu le jour à ses côtés. Aujourd'hui, ajoute-t-il, « notre imaginaire est totalement colonisé par l'économique. Pour le décoloniser, il nous faut d'abord comprendre que l'économie est une religion, et vouloir en sortir. »

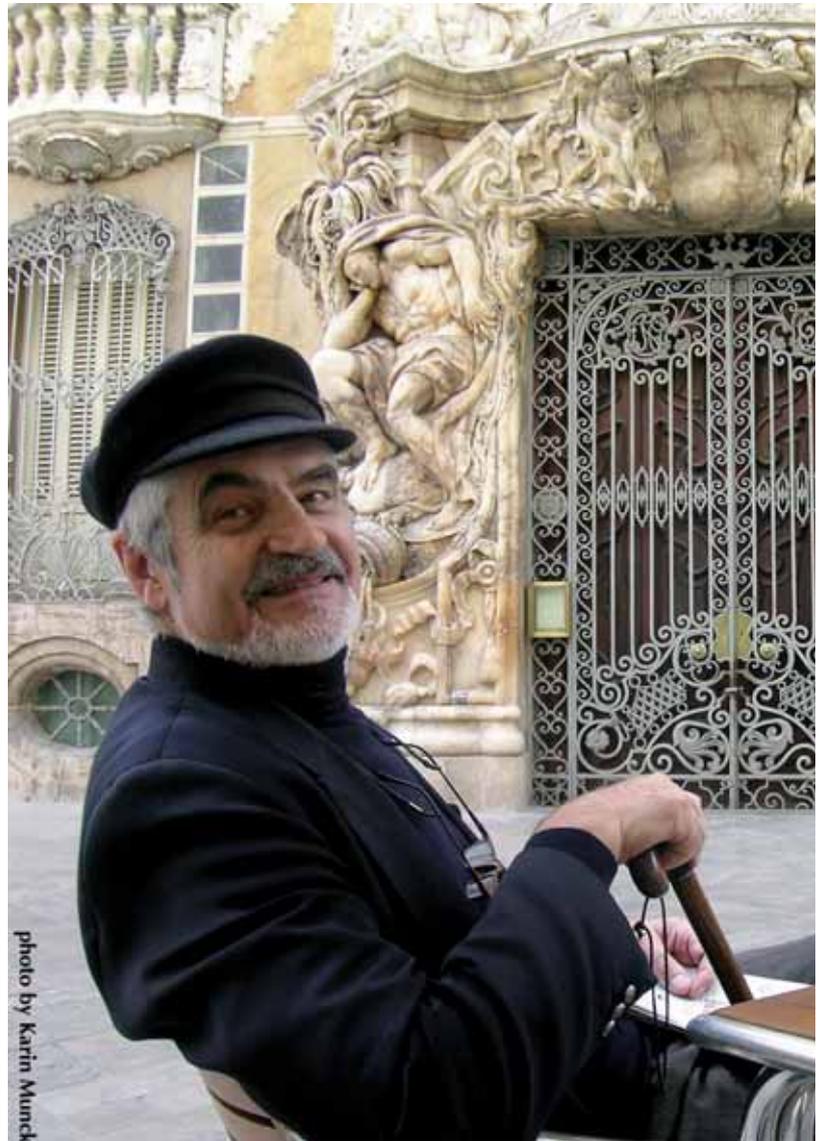


photo by Karin Munnck

Serge Latouche

« Notre imaginaire est totalement colonisé par l'économie. Pour le déco- loniser, il faut comprendre que l'économie est une religion, et vouloir en sortir. »



Le village Maubert, un lieu emblématique?

D. R.

Cette guerre contre la religion a parfois des allures paradoxales de croisade. Lorsqu'on lui objecte que l'économie a évolué, intégrant les apports d'autres sciences humaines comme la psychologie ou la sociologie, Serge Latouche ne fait pas de quartier: « Il n'y a qu'une science économique; le *mainstream*, c'est l'économie modélisée, mathématique. À force de réduire et de modéliser, on évacue la totalité du politique, du social, de l'humain. »

Mais l'économie du bonheur, les indicateurs alternatifs de richesse: tout cela ne va-t-il pas dans le bon sens? Serge Latouche l'admet. Et l'un de ces nouveaux indicateurs, le *Happy Planet Index* (HPI), l'intéresse tout particulièrement, car il combine des variables objectives (espérance de vie et empreinte écologique) avec une donnée subjective évaluée par des enquêtes: le sentiment de bien-être. Serge Latouche voit dans cette prise en compte de la subjectivité une étape vers la sortie de l'économie: « on n'en sort pas du jour au lendemain et dans la période de transition, on a besoin d'indicateurs pour savoir où on en est, pour évoluer. »

Il a commencé « anti-écolo », critiquant le développement non parce qu'il abîme l'environnement, mais au nom des valeurs sociales et culturelles qu'il détruit. Puis Serge Latouche a peu à peu intégré la question écologique, sous l'influence, notamment, d'Ivan Illitch (le seul maître, avec Cornélius Castoriadis, qu'il se reconnaisse) et parce que les atteintes à la planète se faisaient de plus en plus criantes.

La décroissance, précise-t-il, est un slogan et non un concept économique. Un slogan qui allie les préoccupations écologistes et la critique du développement. Le but: « accéder à une société d'abondance frugale, où les citoyens mûrs décident de ce qu'ils veulent produire, consommer, tout en respectant les limites de la planète. » Derrière le bannière de la décroissance, Serge Latouche souligne le projet d'une civilisation alternative.



Un projet total, qui frappe par une certaine radicalité. Pas de quartier pour la croissance verte, « c'est du *business vert*, une tentative désespérée pour sauver la religion de la croissance ». Voiture verte et dépollution de l'eau légitiment la pollution. Éoliennes et panneaux solaires ne valent qu'à échelle réduite et locale. La solution contre la pollution: ne pas polluer. Serge Latouche se souvient, que quand il était enfant, près de Vannes, on buvait l'eau pure des sources, on ne trouvait pas d'engrais ni de pesticides dans les nappes phréatiques. L'Afrique qu'il a connue n'aspirait pas à la consommation, on y avait encore le sens du vivre localement.

Dans le contexte de la crise actuelle, dit-il, la priorité devrait être de donner du travail aux gens. Et pour cela: relocaliser, réduire massivement la durée du temps de travail, instaurer le protectionnisme (notamment en sortant de l'euro et de l'Union européenne), rétablir une légère inflation.

Certains points rappellent le programme de l'extrême-droite, Serge Latouche en est conscient, mais il précise très clairement les choses: « Marine Le Pen fait une captation d'aspirations légitimes en les détournant dans un projet dont je suis aux antipodes. Les fascismes sont toujours arrivés au pouvoir en captant et en détournant des aspirations légitimes: trouver du travail, sortir de la misère, etc. C'est ça, la politique! »

Et la politique ne le tente pas: « Je me sens très bien dans ma peau de savant, de théoricien, dans une éthique de la conviction; je laisse aux politiques l'éthique de la responsabilité, et les compromissions nécessaires qu'elle suppose. »

« Bien dans sa peau », le professeur retraité multiplie les conférences dans le monde entier, devant de nombreux jeunes, il voit progresser ses idées. Son enthousiasme et son dynamisme sont un démenti aux caricatures présentant les « décroissants » comme empesés et catastrophistes. Pour Serge Latouche, au contraire: « **La décroissance, c'est la joie de vivre.** »

Catherine Burtin
et Catherine Geoffroy

suite du dossier

LA CROISSANCE NE REND PAS HEUREUX MAIS LA DÉCROISSANCE NOUS RENDRAIT MALHEUREUX

Lorsqu'on demande aux gens d'évaluer leur bien être, on constate que le degré qu'ils indiquent n'est pas fonction du PIB et de la richesse de leur pays. Alors, le bonheur est-il déconnecté de la croissance et du développement ? Pour **Claudia Senik**, spécialiste en « économie du bonheur », cette idée, chère aux partisans de la décroissance, est fausse.

« Mieux vaut être riche et en bonne santé... » rappelle l'adage populaire. Et de fait, les deux vont de pair. Depuis le XVIII^e siècle, le progrès technique qui est au cœur de la croissance économique ne cesse de réduire la mortalité infantile et d'allonger l'espérance de vie, notamment l'espérance de vie en bonne santé. D'autres indicateurs fondamentaux de la « qualité de la vie », mesurant le niveau d'éducation et les libertés politiques, suivent fidèlement, au cours du temps, l'élévation du revenu par tête des pays en croissance. Sans même parler de l'émancipation des femmes permise par le contrôle des naissances.

Accoutumance au bonheur...

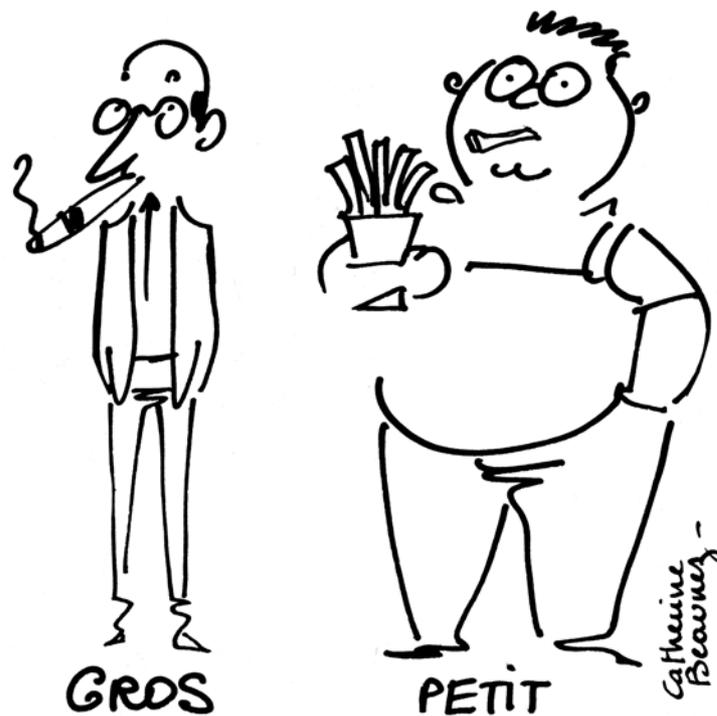
Pourtant de nombreux « économistes du bonheur » contestent l'idée que la croissance économique puisse élever le bien-être subjectif, celui que déclarent les individus eux-mêmes dans les grandes enquêtes internationales, sur une « échelle de bonheur » allant de 0 à 10.

L'économie du bonheur, cette discipline nouvelle en économie, s'attache à analyser les corrélats, et si possible les causes, des variations de bien-être déclarées par les individus. L'un des grands paradoxes de ce champ de recherche est énoncé par l'économiste californien Richard Easterlin : depuis l'après-guerre, malgré l'augmentation spectaculaire du revenu moyen dans les pays développés, on n'observe pas de tendance de long terme à l'augmentation du bien-être subjectif. Certes, au sein d'un pays donné, les riches se déclarent toujours plus heureux que les pauvres; les habitants des pays riches se disent également plus heureux que ceux des pays pauvres. Et de plus, le bonheur moyen déclaré par les habitants d'un pays suit de près les fluctuations économiques de court terme du pays. Mais sur le long terme et en tendance, le bonheur moyen reste à peu près insensible à la croissance.

COMMENT RÉDUIRE DE 20% LES ÉMISSIONS DE CO2 ?

PRENDS EXEMPLE SUR LE MONSIEUR QUI N'A QUASIMENT PAS D'EMPREINTE CARBONE!





© Catherine Beaunez - Iconovox

On explique généralement cette stabilité du niveau de bien-être déclaré par deux facteurs psychologiques: l'adaptation et les comparaisons à autrui. Au lieu de jouir de son niveau de vie, l'homme s'y habitue, n'en ressent plus la satisfaction, et aspire à mieux. Il se compare également à ses collègues, à ses amis, à ses voisins, et évalue son revenu à l'aune de celui de ses pairs. Finalement, la course au revenu est une illusion car la satisfaction que l'on en retire est relative à une aune qui elle-même se déplace. Le fait est que nous ne nous réjouissons plus de la disparition des maux qui accablaient nos ancêtres.

... mais aversion à la perte

Même si cela est vrai, faut-il pour autant en appeler à la décroissance? Je pense que non, pour deux raisons.

D'une part, même si elle est vaine, la course est en soi une source de bonheur. Psychologues, économistes et même neurologues ont mis en évidence le goût des individus pour la progression en tant que telle et surtout l'effet bénéfique d'anticiper une progression, de tendre vers un objectif. La poursuite de la croissance comporte peut-être une part d'illusion, mais elle est constitutive de l'action humaine.

D'autre part, le processus d'adaptation milite contre la décroissance, qui imposerait aux individus une frustration continue par la baisse de leur niveau de vie relativement à leurs aspirations. En ces temps de crise, on observe effectivement, grâce aux enquêtes disponibles, que le bien-être subjectif est extrêmement cyclique, c'est-à-dire sensible à la récession et au chômage. L'idée de la décroissance est contradictoire avec « l'aversion à la perte » mise en évidence par la psychologie et l'économie comportementale.

Pour une croissance verte

Quels sont les arguments en faveur de la décroissance? On le sait, à côté des bienfaits qu'elle engendre, la croissance génère aussi de nombreuses « externalités » négatives, pollution et destruction de la nature au premier chef. Cela dit, puisque la croissance moderne repose sur l'innovation technologique, rien n'interdit de penser que les hommes puissent inventer une manière écologique de produire, une croissance verte.

Certes, le respect de l'environnement soulève de sérieuses difficultés de coordination à l'échelle de la planète. Le problème écologique ne vient pas de la croissance mais de la difficulté des hommes et des pays à affronter ensemble une situation nouvelle, à s'entendre et à s'organiser pour produire en respectant l'environnement.

Du reste, un projet de décroissance au niveau mondial poserait les mêmes problèmes de coordination, et même peut-être de manière encore plus aigüe... si l'intérêt de la richesse consiste précisément à dépasser les autres.

Claudia Senik

professeur à L'Université Paris 4-Sorbonne et à l'École d'économie de Paris (PSE)



MILITANTS DANS LE CHAMP POLITIQUE: LE TEMPS DE LA RÉCOLTE N'EST PAS (ENCORE) VENU

Les militants de la décroissance se retrouvent derrière un idéal politique simple : partant du principe selon lequel « une croissance illimitée dans un monde limité est une absurdité », il s'agit de sortir de l'obsession de la croissance économique (au sens d'augmentation du PIB). Moins produire et moins consommer. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. La « simplicité volontaire » adoptée par les adeptes de la décroissance dans leur mode de vie individuel ne suffit pas à changer les choses en profondeur.



GRENEUVE DE L'ENVIRONNEMENT 1

GRENEUVE DE L'ENVIRONNEMENT 2



© Lasserpe - Iconovox



Allez plus loin

- Paul Ariès, *Décroissance & gratuité. Moins de biens, plus de liens* (Golias, 2010)
- Serge Latouche, *Pour sortir de la société de consommation. Voix et voies de la décroissance*. (Les liens qui libèrent, 2010)
- Robert Demontrond, « Radiographie de l'objection de croissance », in *Revue de l'organisation responsable*, vol.3, n°2, pp. 33-48, 2008
- Collectif *Décroissance 2012* (2011), *Appel Campagnes 2012. Notre candidatE est la Décroissance*: <http://decroissance2012.fr/>

23

dossier: décroissance

Les militants de la décroissance se trouvent confrontés à une difficulté de taille: faire passer des idées à rebours des courants de pensée dominants. Le débat politique central dans notre démocratie – entre la gauche et la droite – porte sur la redistribution de la croissance, non sur son bien-fondé. Remettre en cause la croissance, y compris dans une société pétrie de « développement durable », c'est s'attaquer à un objectif quasiment consensuel. Les débats relatifs à la sortie de la crise financière actuelle en témoignent. La question s'est donc rapidement posée de l'entrée de la décroissance dans le champ politique, cette sphère fermée où un nombre limité d'acteurs débat d'un nombre limité d'enjeux.

Une nébuleuse conflictuelle

Les « décroissants », comme les Verts avant eux, remettent en cause les règles du jeu de ce champ politique. À cette hostilité initiale s'ajoute une organisation nébuleuse et parfois conflictuelle – l'histoire mouvementée du jeune « Parti Pour la Décroissance » en est le meilleur symbole.

Cela explique les nombreuses divisions et indéisions quant à la stratégie à adopter: créer un parti politique qui porterait les idées de décroissance à chaque élection? Tenter d'influencer les partis existants? Les avis sont partagés et aucune des deux options n'a véritablement porté ses fruits.

Pour l'instant, les candidatures autonomes se sont avérées infructueuses: lors des élections européennes de 2009, la liste « Europe Décroissance », qui demandait à ses électeurs d'imprimer leur propre bulletin, n'a obtenu que 0,04 % des suffrages en Île-de-France. Lors des scrutins locaux, les candidats décroissants ont rarement recueilli plus de 1 % des suffrages, même s'ils ont parfois bénéficié de l'absence d'un candidat vert (c'est le cas lors des élections municipales dans le premier arrondissement de Lyon en 2008, où la liste emmenée par Sophie Divry obtient plus de 13 % des voix). Ces candidatures offrent certes un espace médiatique au thème de la décroissance, mais le décollage électoral tarde à venir.

S'allier pour décoller?

Or, l'autre stratégie, qui vise à influencer les partis existants, connaît aussi un succès limité. Les deux grands partis de gouvernement semblent imperméables aux thèses de la décroissance, acceptant du bout des lèvres de questionner les indicateurs de richesse. Du côté de la gauche radicale, les discussions avec le NPA ou le Parti de Gauche ont été plus prometteuses, mais aucun de ces partis ne se revendique explicitement de la décroissance. Enfin, les « décroissants » sont souvent très critiques à l'égard du parti dont on pourrait croire qu'il serait leur allié, Europe Écologie - Les Verts, qu'ils accusent de promouvoir une écologie dévoyée. C'est sans doute pourtant dans cette relation entre écologie radicale et écologie modérée que se situe l'avenir de la décroissance dans le champ politique.

Simon Persico

doctorant en science politique au Centre d'études européennes de Sciences-Po Paris

suite du dossier

POLITIQUEMENT PARLANT

Actuellement député Europe Écologie-Les Verts (EELV) de la 11^e circonscription de Paris, **Yves Cochet** est l'un des fondateurs du parti des Verts, en 1984. À l'origine enseignant-chercheur en mathématiques, il s'est illustré en devenant ministre de l'environnement dans le gouvernement de Lionel Jospin en 2001. Il se singularise aujourd'hui comme l'un des très rares hommes politiques, à gauche comme à droite et même chez les écologistes, à militer pour la décroissance.



D.R.

Yves Cochet

Entretien avec Yves Cochet

La décroissance constitue-t-elle un projet politique réalisable ?

La décroissance est déjà là. Non pas la décroissance en tant que changement de société – le projet que nous portons – mais au sens restreint de décroissance économique. Depuis cinquante ans, le PIB de la France n'a cessé de décroître. Dans la décennie 1960 / 1969, on avait 5,6 % de croissance, puis 3,7 % de 1970 à 1979, et, progressivement, jusqu'à moins de 1,5 % dans la décennie 2000 / 2009. Je pense qu'entre 2010 et 2019, on sera dans le négatif.

Mais la classe politique n'est pas encore prête à gérer un monde en décroissance. Le modèle économique actuel repose sur la croissance; sans elle, on ne sait pas faire. En temps de crise, imaginer un monde en décroissance longue serait un programme électoral suicidaire, interprété comme une volonté d'imposer l'austérité, au détriment des plus pauvres. Pourtant, la récession est là: la décroissance est notre destin.

Cette baisse continue du PIB ne s'est justement pas accompagnée d'une diminution de l'empreinte écologique, au contraire...

En effet, parce que nous sommes toujours dans un modèle productiviste. Les différences entre droite et gauche se situent dans la redistribution de la richesse, mais la production, en amont, reste une sorte de point aveugle de la politique. Tous considèrent qu'elle est du ressort des scientifiques – ingénieurs ou techniciens – et qu'on n'y touche pas. Et pourtant, le vrai problème est celui de la production: on ne pourra pas, dans un monde fini, l'augmenter indéfiniment. Même des productions immatérielles, de services: tout cela a un coût, humain, financier et thermodynamique. La croissance est à la fois antisociale et antiécologique.

Mais la production est censée donner du travail ?

On est là dans l'idée « travailliste » – au sens philosophique – selon laquelle le travail est la principale force d'intégration sociale et d'émancipation. Pour nous, les objecteurs de croissance, étant donné que la production doit se contracter, il faut partager, donc continuer la réduction du temps de travail, passer à la semaine de quatre jours, aux trente-deux heures, et tout de suite.

Les objecteurs de croissance ne forment pas un mouvement unifié mais une nébuleuse de groupuscules émiettés, incapables de s'entendre. Est-ce lié à l'esprit libertaire qui anime beaucoup d'entre eux ?

Certes, il y a chez les décroissants un esprit souvent libertaire, plus mouvementiste, que partisan, mais là n'est pas la raison profonde de leurs querelles.

Les disputes et l'émiettement des forces qui portent la décroissance s'expliquent par le fait que ce projet est extrêmement récent – il date du début du XXI^e siècle. Le mot même de « décroissance » est tellement complexe, polysémique, qu'avant de le transformer en projet de société, il faut encore mener beaucoup de recherches théoriques et conceptuelles; chacun cherche selon son angle, selon son itinéraire.

« La récession est déjà là: la décroissance est notre destin. »



«Il faut tout reconstruire, créer une économie nouvelle. C'est un énorme travail mais je pense que ça viendra, j'espère, parmi les jeunes.»



Pensez-vous que cela débouchera à terme sur un parti accédant au pouvoir, ou bien sur une pénétration des idées décroissantes au sein des autres partis constitués?

Les écologistes, qui n'avaient pas de parti dans les années 1970, ont fini par en créer un en 1984, parce que leurs idées, nouvelles, n'étaient pas reprises par la droite et la gauche traditionnelles. J'ai l'espoir qu'ils reprendront ce projet de société décroissante. Je ne pense pas qu'aujourd'hui, ni même dans dix ans, un parti de la décroissance puisse s'imposer en tant que tel dans le paysage politique. Il faudra beaucoup plus de temps, mais j'ai espoir: l'écologie politique et la décroissance politique, pour moi c'est la même chose.

Vous êtes pourtant minoritaire chez Europe Écologie-Les Verts?

Pour l'instant, oui. Mais l'idée de décroissance fait son chemin chez eux. Le mot leur fait encore peur, donc ils essaient de l'édulcorer en lui accolant des qualificatifs: ils parlent d'une décroissance « sélective », « démocratique », « solidaire », ou alors de la « décroissance de l'empreinte écologique » – mais pas encore de décroissance au sens de projet philosophique et politique d'une vie plus sobre et d'une frugalité heureuse.

Avez-vous espoir aussi de voir évoluer les économistes?

Oui, mais pour l'instant ils sont encore déterminés par leur formation, très traditionnelle, liée à l'école néo-classique ou marxiste. Ils pensent le monde uniquement à travers le prisme humain: la production et la consommation, les prix (qui résultent d'arrangements entre humains), la plus-value (qui est la dose de travail humain incorporée dans la fabrication d'un produit), etc.

Je suis, au contraire, partisan d'une économie biophysique qui se fonde d'abord sur les richesses naturelles. Or, il n'y a pas de prix dans la nature: le prix d'un arbre, d'un écosystème, n'existe pas en soi.

Donc il faut tout reconstruire, créer une économie nouvelle. C'est un énorme travail mais je pense que ça viendra, j'espère, parmi les jeunes. Ils devront bien voir que la réalité ne correspond plus à la théorie.

Certains points de votre programme rappellent des utopies d'« homme nouveau » qui se sont terminées en dictatures. Vous prônez par exemple, dans votre *Antimanuel d'écologie* (2009), « des sociétés territoriales pluralistes de petite extension, tendues vers l'autosuffisance énergétique et alimentaire ». Pensez-vous que l'on puisse arriver démocratiquement à ce qui représente un véritable changement de civilisation?

Je pense que l'avenir de l'humanité, ce ne sont pas des grandes villes et agglomérations: tout cela va s'effondrer, c'est invivable, intenable du point de vue de la gestion des ressources naturelles, et donc il est vraisemblable qu'il y aura des formes d'écoruralisme.

Moins de villes, plus de monde à la campagne: cela peut avoir des relents de féodalisme, de pétainisme, voire de potisme. Ce peut être de l'écofascisme. Il y a une bagarre institutionnelle et politique à mener pour que ce monde, qui advient de manière inéluctable, ne soit pas un monde de terreur, de fascisme et de dictature. Comment gérer démocratiquement cette transition de civilisation? La bataille politique est incertaine: peut-être que la démocratie ne gagnera pas...

Vous semblez pessimiste quant à cette issue...

Si je l'étais, je ne ferais plus de politique.

Propos recueillis par **Catherine Geoffroy**

lire, écouter, voir

À LA PAGE L'ACTUALITÉ DANS LES COLLECTIONS DE LA BPI

Ne vous fiez ni à la linéarité de ses rayonnages ni à l'immensité de ses espaces qui semblent immuables, la Bpi est en perpétuel renouvellement. Elle vit au rythme des flux et reflux, mouvements de livres et vagues d'affluence, des cycles, festivals et saisons, expositions et animations, vie artistique et littéraire, ou encore examens et concours. L'univers dans son étendue et sa diversité bat au cœur de ses collections, à la cadence de l'actualité, des trépidations de la vie quotidienne, de l'évolution des techniques et des usages. Sa mission: « offrir à tous un choix constamment tenu à jour des collections françaises et étrangères de documents d'information générale et d'actualité ».

Le contemporain occupe dans les collections de la Bpi une place de choix. Vous y trouverez par exemple 17 500 titres en littérature française des XX^e et XXI^e siècles (œuvres et analyses critiques), 8 500 livres consacrés à des artistes de cette même période, une collection unique de films documentaires, un large choix de musiques contemporaines.

La veille documentaire, en phase avec le foisonnement de la production éditoriale contemporaine, alimente le renouvellement permanent des collections en y intégrant les évolutions de la pensée et du savoir, les innovations scientifiques et techniques, la création en cours, les mouvements culturels et sociaux des décennies récentes.

Linéarité des rayonnages et espaces immenses



© Hervé Veronèse, Centre Pompidou

Les livres

Tous les matins et chaque mardi, la bibliothèque est fermée au public. Elle se transforme alors en une vaste ruche où se croisent les chariots bleus, rouges, jaunes, verts. Des livres quittent les étagères, d'autres les remplacent. L'espace étant limité, une volumétrie stable (près de 390 000 livres), doit être maintenue grâce à une gestion rigoureuse de l'équilibre entre le nombre d'ouvrages acquis et le nombre de « désherbés ». Les 17 000 acquisitions annuelles – pour un nombre sensiblement équivalent de livres retirés des rayons – couvrent une bonne partie de la production éditoriale française et permettent le renouvellement des collections.

Des achats ciblés accompagnent certains événements : par exemple, depuis le printemps 2010, les *Annabacs* sont proposés en plusieurs exemplaires à ceux d'entre vous qui viennent préparer le Baccalauréat. Les livres très attendus ou traitant de l'actualité immédiate (grands événements internationaux, élections...) peuvent être mis en rayon une quinzaine de jours après leur parution.

Les revues et la presse

Près de 2 000 revues vivantes sur papier couvrent l'ensemble des disciplines et, sur les écrans, plus de 10 000 titres vous sont proposés sous forme électronique, donc constamment actualisés.

L'offre de presse d'actualité, 350 titres sur papier, est l'une des plus riches à Paris: vous trouvez à la Bpi tous les quotidiens français nationaux et une soixantaine de quotidiens régionaux; 80 titres de la presse étrangère couvrent tous les pays d'Europe et un grand nombre de pays des autres continents. Chaque matin, nous achetons en kiosque vos quotidiens préférés – français et étrangers – pour les mettre en rayon avant midi. Trois bases de données d'articles de presse, donnant l'accès à 7 000 titres, viennent élargir considérablement cette offre: *Europresse*, *Factiva* et *PressDisplay*. Et bien sûr, l'actualité se décline aussi à travers une sélection de magazines féminins, de journaux satiriques, militants, sportifs ou alternatifs.

En ligne et en flux

122 bases de données en ligne, proposant notamment des articles de fond en texte intégral dans la plupart des domaines, des études de marché, des images, ou encore des références bibliographiques offrent une information abondante et toujours actualisée.

Internet est omniprésent, avec plus de 2 500 sites web fléchés et répertoriés dans le catalogue et aussi par la possibilité de naviguer sur le web.

L'actualité a de la mémoire

Nous conservons les anciens numéros des journaux sur micro-films ou en version numérique. Pour les grands titres français et étrangers, la collection complète est à votre disposition, généralement depuis le premier numéro: *Le Figaro* depuis 1854, *Le Monde* depuis 1944, *The Times* depuis 1870, etc.

La mémoire, nous la mettons à votre disposition, mais nous la produisons aussi: la base *Bpi-doc*, alimentée quotidiennement, offre en texte intégral un panorama de l'actualité sociale et culturelle française et étrangère depuis 1995. Par ailleurs, en vous connectant à nos Archives sonores, vous pouvez écouter en podcast tous les débats, rencontres et conférences que nous avons organisés.

Donner des clés pour comprendre le monde contemporain, tel est l'un des buts primordiaux de la Bpi. L'événement, l'actualité et l'éphémère sont au cœur de nos collections, au même titre que le temps long de la mémoire et du patrimoine.

Véronique Poirier

service des Documents imprimés et électroniques

27

lire, écouter, voir: à la page



© Hervé Veronèse, Centre Pompidou

Quelques chiffres en 2011

- 390 000 livres (volumes), soit 354 000 titres.
- 17 000 nouveaux titres environ acquis chaque année
- 12 600 périodiques vivants (2 000 imprimés, 10 600 sur écran) dont 7 350 titres de presse d'actualité (350 titres sur papier et 7 000 sur écran)
- 23 000 livres numériques
- 2 500 sites web fléchés
- 3 000 films
- 500 logiciels d'apprentissage en autoformation
- 122 bases de données en ligne

Une ruche où se croisent de chariots de toutes les couleurs

Fin

venez !

JR, LOIN DE DALLAS

JR: ce pseudonyme dit l'humour autant que la conscience aigüe que cet artiste – graffeur, photographe, affichiste et activiste – a de son action. S'affubler du diminutif de l'archétype du personnage abject de la série télévisée *Dallas*, emblème du capitalisme égoïste, c'est vouloir prendre le système sur son propre terrain.

Lorsque, en 2005, les banlieues parisiennes de Clichy-sous-Bois et de Montfermeil s'embrasent, les médias du monde entier amplifient cette révolte. JR se rend alors à Clichy-sous-Bois et à Montfermeil, et réalise au grand angle le portrait de jeunes en leur demandant de faire une énorme grimace. Il ironise sur l'image d'êtres enragés, asociaux, diffusée par les médias. Les séances se transforment en fous rires et l'image déclenche une telle hilarité que celui qui la regarde ne peut qu'éprouver de la sympathie.

Le photographe se souvient alors que le mur public est son espace naturel d'ancien graffeur. Il imprime ses photos sur des affiches de très grande taille, accentuant ainsi la proximité des personnages en gros plan.

JR a jeté les bases d'un système dont le discours politique va progressivement se préciser, le mode de diffusion s'affiner. Peu à peu s'accroît l'implication des populations défendues; la liberté et l'autonomie financière s'organisent.

Depuis Clichy-sous-Bois en 2006, depuis l'enthousiasme à Arles en 2007, lorsqu'il montrait ses affiches, collées en Israël et en Palestine, de médecins, d'instituteurs, de commerçants israéliens et palestiniens

représentés côte à côte, JR connaît un succès fulgurant. Il enchaîne dans les favelas de Rio, les bidonvilles kenyans, avec les révolutionnaires tunisiens. Il traite du statut des femmes dans le monde, met en scène les *native americans*...

JR n'est pas photographe de l'événement. Il nous force à regarder des phénomènes que l'habitude et la résignation nous ont fait oublier, tant leur absurde violence s'est installée dans la durée.

JR utilise la photographie dans sa souplesse, il ne cherche pas la virtuosité mais se pose comme témoin d'une communauté.

Avec l'affiche, installée dans le paysage même d'une crise, il met au centre l'aventure collective. Les populations sont impliquées dans la réalisation des projets. JR fournit les tôles ondulées, supports de ses portraits, aux habitants des bidonvilles kenyans afin qu'ils surveillent l'installation, et les toiles imperméables imprimées d'images aux habitants des favelas de Rio de Janeiro pour renforcer l'étanchéité de leurs abris.

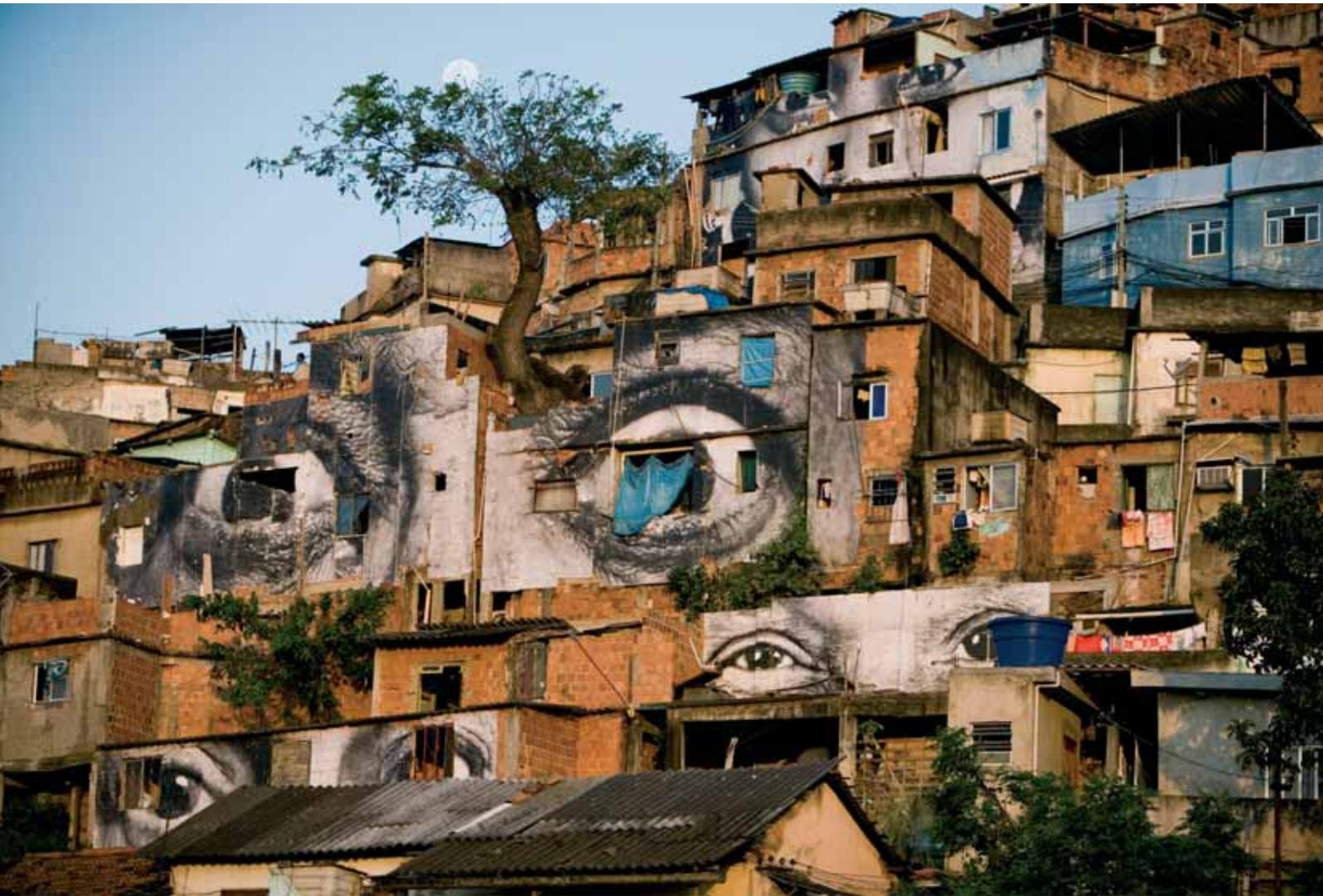
À l'heure où l'obsession est au tirage, où l'étiquette « plasticien » semble donner une valeur ajoutée avant même qu'on ait regardé l'image, JR se moque de ces conventions. Il utilise toutes les possibilités de la

photographie: affiches, tirages, posts sur internet... L'affiche est son mode opératoire principal, le centre de son intervention. Comme il se trouve être bon photographe (ce qui aurait pu ne pas être important), il photographie ses installations dans leur environnement, pour produire des images vendues par sa galerie en vogue – sa principale source de financement. La presse et internet sont convoqués pour faire écho à l'événement.

Photographe, affichiste, activiste, JR manie l'humour avec courage. Ce travail est réjouissant car il ne cherche pas à faire œuvre à tout prix, il cherche à créer un lien social, à rapprocher des communautés, à alerter. Son projet a la grande valeur d'être politique, même si ce mot fait peur à sa génération.

Récompensé par le prestigieux TED Award aux États-Unis en 2011, il développe le projet *Inside Out*, mettant son système à disposition de tous ceux dans le monde qui veulent s'engager pour une cause.

François Hébel,
Directeur des Rencontres de la Photographie d'Arles



Favela de Manguinhos, au Brésil

venez !

Cinéma du réel

34^e festival international du cinéma documentaire

du 22 mars au 14 avril

Centre Pompidou et salles partenaires

www.cinemadureel.org

L'ÉCRAN FAIT LE MUR CINÉMA DU RÉEL HORS LES MURS

Grand messe à Beaubourg ? Créé par la Bpi en 1978, le festival Cinéma du réel constitue l'un des plus importants rendez-vous internationaux du cinéma documentaire, proposant chaque année plus de deux cents films à des centaines d'amateurs et de professionnels, des rencontres avec des réalisateurs, des ateliers, plusieurs compétitions thématiques...

Mais le Centre Pompidou n'est pas une cathédrale et le cinéma documentaire ouvre sur le monde. Le réel est son territoire. Loin du rituel et du sacré, Cinéma du réel évolue, se déplace. Il sort de Beaubourg, de Paris, à la rencontre de nouveaux publics.

Suzanne de Lacotte, chargée de la coordination des séances Hors les murs et Scolaires, nous a fait découvrir Cinéma du réel hors les murs.

Cinéma du réel organise chaque année des séances avec des salles partenaires dans Paris, la banlieue parisienne – et dans une moindre mesure en province, voire à l'étranger. Programmées pendant le festival ou juste après, ces projections répondent à deux fonctions: dans le premier cas, les salles de cinéma projettent des films de la compétition en cours pour leur public. Cela permet de toucher des habitants de la région parisienne qui ne viendraient pas naturellement au Centre Pompidou.



D. R.

Suzanne de Lacotte

Le deuxième type de séances, soutenu par l'ACSE (Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances), est organisé en partenariat avec des structures sociales implantées dans des quartiers sensibles pour des publics spécifiques: sans papiers, jeunes, femmes d'origine étrangère... C'est un travail « sur mesure » où l'on ne passe pas des films de la compétition mais du cinéma documentaire au sens large. Le choix des films se fait en fonction des actions menées par les associations.

Pour ces deux types de projections le réalisateur vient présenter la séance et débattre avec les spectateurs.

Le réel est une passerelle

Le travail avec les structures sociales est complexe car ces publics n'ont pas l'habitude du film documentaire, ni même du cinéma de fiction. Pour certains c'est un enjeu énorme d'accès à la culture. Mobiliser un public sans papiers, qui peut avoir des soucis d'intégration, de compréhension du français, est un travail de longue haleine.

Les séances offrent parfois d'intenses moments d'émotion. Ainsi, en 2010, *Correspondances* de Laurence Petit-Jouvet a été projeté à Clichy-la-Garenne, avec l'association SFM (Solidarité Formation Médiation). Ce film raconte des échanges entre des femmes maliennes vivant en France et d'autres restées au Mali. Une des spectatrices a reconnu à l'écran une femme qu'elle connaissait et, pour la première fois, elle a pris la parole. Suzanne de Lacotte se souvient: « L'animatrice de l'association m'a dit qu'elle ne l'avait jamais vue parler: quelque chose s'était débloqué lors de cette séance. Le cinéma documentaire peut faire naître ce genre d'expériences, je pense qu'il permet un échange plus facile qu'avec le cinéma de fiction. »

Changer de regard

Le réalisateur de cinéma documentaire a un point de vue subjectif, singulier. C'est à travers ses yeux que les spectateurs découvrent le réel. Suzanne de Lacotte insiste sur le nouveau regard qu'il s'agit de susciter chez eux: « les associations avec lesquelles nous travaillons ont parfois tendance à proposer des sujets qui "collent" à la réalité de leurs publics, mais nous essayons aussi de leur faire découvrir des films inattendus. »

Les réactions, elles aussi, sont parfois inattendues, les films peuvent ne pas atteindre le public. Ainsi, dans le cadre de la Journée de la femme, des lycéennes ont vu *La Vie autrement* de Loredana Bianconi. La réalisatrice y trace le portrait de quatre jeunes femmes belges d'origine maghrébine ayant choisi d'être artistes: un choix difficilement acceptable pour leurs familles, notamment leurs mères, qui auraient souhaité les voir réussir dans un parcours scolaire classique « d'excellence ». Or les lycéennes ayant assisté à la projection n'ont pas saisi l'enjeu de liberté que représen-



Rencontre avec le réalisateur Maher Abi Samra à l'Espace Khiasma (Les Lilas), en 2010, après la projection de son film *Nous étions communistes*

taient ce choix de devenir artistes. Leur but à elles, au contraire, était de faire de bonnes études, d'acquérir un statut social, de gagner de l'argent, si bien que le regard de la réalisatrice n'a pas trouvé d'écho auprès de cette jeune génération.

Venir au festival

Cinéma du réel travaille aussi sur le cheminement inverse : faire venir le public au Centre Pompidou, pendant le festival. En partenariat avec deux associations – les CIP (Cinéma indépendants parisiens) et l'ACRIF (Association des cinémas de recherche en Île-de-France) – des classes sont accueillies pour une séance, ou pour une journée complète d'immersion. Plusieurs centaines de lycéens, parfois aussi des collégiens, découvrent ainsi le Réel et peuvent y rencontrer des réalisateurs.

Enfin, depuis 2010 existe un partenariat avec l'association Kyrnéa international, qui met en œuvre des dispositifs d'éducation à l'image hors temps scolaire. Ce travail vise à faire venir dans les festivals un public d'adultes défavorisés ou empêchés physiquement ; il est mené en partenariat avec des associations diverses, de type Emmaüs, La Croix-Saint-Simon, ou encore, par exemple, des structures aidant des personnes atteintes de maladies chroniques invalidantes.



La Maison des métaux (Paris 11^e) organise aussi des projections-rencontres dans le cadre du Réel hors les murs

Le risque de la rencontre

Beaucoup de réalisateurs rencontrent le public au cours des séances de projection. Mais cela ne va pas de soi : c'est une prise de risque pour eux. Certains films peuvent être très généreux sans pour autant que leurs auteurs souhaitent s'exposer à la confrontation. Celle-ci s'avère parfois difficile, comme l'a été celle de Loredana Bianconi avec ces lycéennes en désaccord total avec elle, qui l'ont déstabilisée.

Le festival ne s'adresse pas à un public, mais à des individus. Le Réel hors les murs fait un travail au cas par cas, composant chaque séance comme la rencontre entre le regard particulier d'un réalisateur et un auditoire bien spécifique. Le rêve de Suzanne de Lacotte ? « Que les gens ne soient plus obligés de passer par nous pour voir du cinéma documentaire, qu'ils perdent cette timidité et ce sentiment d'étrangeté vis-à-vis d'un genre perçu comme "extra-terrestre". "Jamais je n'aurais osé voir des films comme ça" disent ensuite certains, pour qui les barrières sont tombées. Resterait, pour eux, à faciliter l'accès aux films documentaires – dont la diffusion se limite encore à quelques festivals et à des salles très rares. »

Valérie Bouissou et Catherine Geoffroy



Projection-rencontre organisée par l'association SFM (Clichy-la-Garenne)



Projection organisée pour des collégiens de Section enfants sauvages, film de Laurence Doumic et Éric Tachin, au Centre social Balzac de Vitry-sur-Seine (2010)

venez !

JAMAIS SEUL ARNO BERTINA

Rarement est donnée aux lecteurs la possibilité d'entendre un écrivain présenter l'un de ses pairs, l'interroger et dialoguer avec lui sur son œuvre. C'est ce que la Bpi, en partenariat avec la Maison des écrivains et de la littérature (Mel) vous proposent. Un auteur devient le lecteur attentif et généreux d'un autre, tel est le principe de ce nouveau cycle de rencontres: « En échange ».

Arno Bertina, qui accueillera Pierre Parlant en juin prochain, nous montre que la littérature ne se réduit pas à l'image convenue de l'écrivain enfermé dans sa tour d'ivoire, à l'écoute de son univers intérieur. Lorsqu'il lit, lorsqu'il écrit, Arno Bertina n'est « jamais seul ».

« On est rarement deux quand on fait l'amour ». Je ne sais plus qui a dit ça mais je le reprends en l'adaptant à la lecture: « On est rarement seul quand on s'isole avec un livre ». Ou mieux encore: « On est rarement deux lorsqu'on s'installe en tête à tête avec un livre ». Dès les premières pages, toute œuvre est une orgie, une agora: il y a la voix des amis qui vous l'ont recommandée, de ceux qui en ont débattu à la radio et sur les forums – jusqu'aux noms d'oiseaux –, il y a ce prof qui en a parlé, les murmures des étudiants et tous les commentaires qu'on se sera farcis; et tout le reste, encore, qui s'accroche à l'horizon du livre: les mots dont il est fait, les tonalités, les tournures qui nous rappellent une voix précise ou un moment, un voyage, une sensation. Un livre c'est cette bouée, dans *Les Vacances de Monsieur Hulot*, de Jacques Tati, à laquelle toutes les feuilles mortes viennent se coller et qui, en rebondissant sur un caillou, quitte l'asphalte pour aller se suspendre à l'arrière d'un corbillard, hilariante couronne mortuaire. (Le 9 novembre dernier, Amina Mekahli publiait sur sa page facebook cette citation de Sartre: « Un livre n'est rien qu'un petit tas de feuilles sèches, ou alors, une grande forme en mouvement: la lecture. ») On rit de ce convoi pourtant funèbre, et immédiatement la littérature se trouve parée des pouvoirs magiques de la flûte enchantée reçue par Tamino dans l'opéra de Mozart: « Tu pourras changer les passions humaines; le mélancolique deviendra joyeux et le vieux garçon connaîtra l'amour ».

Cycle de rencontres En échange

- Mercredi 18 janvier: **Anne-Marie Garat** accueille **Bertrand Leclair**
- Mercredi 15 février: **Marie Nimier** accueille un autre écrivain
- Mercredi 21 mars: **Gilles Ortlieb** accueille **Jean-Luc Sarré**
- Mercredi 18 avril: **Gilles Rozier** accueille un autre écrivain
- Mercredi 16 mai: **Dominique Sigaud** accueille **Velibor Colic**
- Mercredi 20 juin: **Arno Bertina** accueille **Pierre Parlant**

18 h 30

Dans les espaces de la bibliothèque

Mais en tant que lecteur, on ne perçoit que très mal cette « grande forme en mouvement », du moins pas immédiatement. Elle n'est pas à échelle humaine; *La Chartreuse de Parme* embroche les générations depuis sa parution en 1839, *Les Enfants de minuit*, de Salman Rushdie, a été traduit dans quarante langues depuis l'anglais de cet Indien habitant New York... Puis la force de pénétration d'un poème ou d'un roman est difficile à mesurer. Entre le moment où un professeur, en classe de quatrième, m'a fait lire ces *Nouvelles*, de Salinger – auxquelles je n'ai rien compris –, et le moment où, ouvrant le recueil, j'ai découvert que je le connaissais par cœur, que le climat mélancolique de chaque nouvelle s'était déposé en moi de manière indélébile, il s'est bien écoulé quatre ou cinq ans. Je pensais pourtant que ce livre ne m'avait pas atteint... La force de pénétration d'une œuvre est difficile à mesurer, on est trop nombreux à l'intérieur, le barouf est colossal, on ne s'entend pas parler ni réfléchir, aimer, pleurer. À l'inverse, écouter Pierre Chabert lire dix pages de Beckett (*L'Innommable*) en 1996 (j'ai alors vingt-et-un ans) sera décisif immédiatement. Ce que j'entends ce soir-là me met sens dessus-dessous: la phrase s'ouvre à tous les vents, aux incorrections, aux barbarités, à des cadences qui ne sont pas celles de l'alexandrin, à des déhanchements tragiques, sexy, clownesques... J'achète le livre, relis ces dix pages et seulement elles; j'en prends pour dix ans. Ce jour-là, un Irlandais rendait le français incandescent aux oreilles du natif qui n'aurait jamais su tout seul; il crépite et il s'enflamme.



Les co-auteurs d'*Anastylose* (Fage, 2006).
De gauche à droite : Yoan De Roeck
(graphiste), Arno Bertina, Bastien Gallet
(écrivain) et Ludovic Michaux (photographe)

Ça me résiste ça me dépasse. Ça m'intrigue et ça m'éveille. Il y a tant à débroussailler, à construire et déconstruire dans ces livres qui résistent à l'entendement. Ce serait comme une installation électrique à repenser de fond en comble, en expérimentant les courts-circuits, les pétages de plomb et les illuminations. Depuis le début de ma vie de lecteur, je ne me referme pas quand un livre me résiste. Il m'a fallu trois Claude Simon avant d'être enfin illuminé par le quatrième, auquel je fus très vite *corps et âme*. Si, plus tôt, je l'avais lu avec le sentiment qu'il s'agissait d'un auteur programmatique ou sans génie, en ouvrant *Les Géorgiques* j'eus tout à coup le sentiment d'une évidence, j'étais foudroyé par l'étrangeté de ce qu'il réussissait, les visions qu'il pourchassait commencèrent à me fasciner. Je ne pouvais passer à côté de cette beauté-là. Qui se renifle, se devinerait même à travers un buisson d'épines bien dense (tous les livres que je n'avais pas encore lus et qui lui avaient permis d'écrire les siens), ou noir comme la nuit; qui se pressent en quelque sorte, mais que je ne domestiquerai jamais.

Tout cela dessine une communauté visible, mouvante, changeante, qui me dépasse – je le redis. À géométrie variable, si variable qu'elle se joue de la géométrie et des calculs; le collectif est partout, quand on est face à une œuvre littéraire. Faire cette expérience extraordinaire – en ce qu'elle ouvre le cerveau (« percée de toutes parts, ma boîte crânienne est une chambre d'écho ») –, c'est mettre un doigt dans la prise et passer ensuite le reste de sa vie à rechercher des illuminations de ce type: au sein du collectif « Inculte » (en écrivant des textes pour la revue du même nom, ou des monographies d'auteurs tels que Pynchon et Lamarche-Vadel), pour des livres (*Anastylose* en 2006, *Une année en France* en 2007 et *La Borne SOS 77* en 2009), j'ai travaillé avec d'autres et à chaque fois l'expérience fut électrisante: ils perçaient des fenêtres, je changeais de point de vue et entraais dans les raisons du graphiste (Yoan De Roeck) ou dans celle du photographe (Ludovic Michaux, ou le collectif « Tendance floue »; et bientôt avec Anissa Michalon et Bernard Plossu.) J'écrivais avec d'autres des textes qu'on ne signait pas – ce qui revenait à les assumer tous, jusqu'à ne plus y reconnaître mes petits, et trouver cela grisant; ce monde-là s'avérait plus vaste et plus complexe, plus chatoyant, plus symphonique ou *free* que ce que je pourrais tenter d'estampiller – en trichant – « monde intérieur ultra personnel ». Et avec le chorégraphe Daniel Larrieu, je parle une autre langue dans un autre corps. Pour revenir ensuite à ma langue maternelle (le roman) en la parlant avec plus de feu, de grâce, de légèreté, de sauvagerie – dératé, débridé par la confrontation.

Arno Bertina



Lisez Arno Bertina!

Dernière parution:

• *Je suis une aventure*
(Verticales)

• À la Bpi, ses livres sont

à la cote 840"20 BERT

• Lisez aussi *Le Matricule*

des anges, n°78

(dossier sur Arno Bertina):

cote 81(o) MAT

«La force de pénétration d'une œuvre est difficile à mesurer, on est trop nombreux à l'intérieur, le barouf est colossal, on ne s'entend pas parler ni réfléchir, aimer, pleurer.»

venez !

Exposition
Art Spiegelman

Du 21 mars au 21 mai
Dans la bibliothèque: Niveau 2

L'ART CLASSIQUE ET MODERNE ART SPIEGELMAN

venez! Art Spiegelman

34

S'il est un auteur qui a donné à la bande dessinée ses lettres de noblesse, c'est bien le new-yorkais Art Spiegelman. Récompensé en 1992 par un Prix Pulitzer, son roman graphique *Maus* est devenu un classique moderne salué dès sa sortie par Umberto Eco comme « un livre qu'on ne referme pas, même pour dormir ».

En évoquant le destin tragique de ses parents survivants d'Auschwitz, ce livre fait œuvre de mémoire avec une force et une justesse comparables aux œuvres de Robert Anthelme ou de Primo Levi. Rhétoricien virtuose, cet érudit de l'histoire des *comics* américains se pose toujours la question de la forme et du style avant de mettre en images ses histoires. Pour nous rendre compréhensible et visible l'insupportable génocide juif, Spiegelman a choisi de détourner les codes de la bande dessinée populaire en donnant aux Juifs les traits de souris et aux Nazis ceux de chats.

Le système de représentation graphique qu'il met en place pour *Maus* s'inscrit volontairement dans le minimalisme, à mille lieues de l'expressionnisme ou du naturalisme. Cette apparente simplicité lui permet, selon l'essayiste Benoît Peeters, d'offrir « par rapport à un film sur la Shoah, un accès au réel beaucoup moins indécent », et surtout



Autoportrait, 1999

© Art Spiegelman/ Flammarion

infiniment plus évocateur et complexe qu'il n'y paraît au premier regard. *Maus* n'est pas seulement un témoignage historique, c'est aussi le récit d'un dialogue enfin renoué entre deux générations, entre un père européen et son fils américain, entre un homme pragmatique et un artiste idéaliste.

D'abord présentée en janvier 2012 à l'occasion du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, cette exposition couvre quarante-cinq années de création. Elle réunit pour la première fois les travaux de jeunesse d'Art Spiegelman, parus dès la fin des années 1960, mais aussi ses illustrations pour le *New Yorker*, ses livres pour la jeunesse, et surtout son travail d'éditeur avant-gardiste aux côtés de son épouse Françoise Mouly avec la revue *RAW*. Créé en

1980, ce magazine mythique a publié les artistes les plus novateurs de ces trente dernières années tels Charles Burns, Chris Ware, Gary Panter, José Muñoz, Lorenzo Mattotti, Jacques Tardi, Joost Swarte ou Javier Mariscal...

L'artiste avait jusqu'alors écarté tout projet de rétrospective dédiée à son œuvre. Présentée au MOMA, la dernière exposition importante consacrée à *Maus* remonte à 1991. Art Spiegelman à la Bpi, c'est donc un événement.

Benoît Mouchart

Directeur artistique du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême

votre accueil

LISEZ-VOUS ASSIS, VAUTRÉ, COUCHÉ...?

« Quand je dois travailler véritablement, déclare Élise, je m'assois sur une table; mais pour mes lectures personnelles, je ne peux pas rester quatre heures comme ça, bloquée sur le livre. Même quand il y a de la place dans la bibliothèque, parfois je me mets par terre, parce que je suis dans une position plus posée pour lire. »

Qui n'a observé, en se promenant dans la bibliothèque, ces diverses manières de s'appropriier l'espace? Sagement installé à une table de lecture, penché en avant ou renversé sur le dossier de sa chaise, assis par terre dans les couloirs, agenouillé, debout dans les rayons ou carrément allongé sur le sol, chacun trouve sa place et sa posture, en dépit d'un environnement quelque peu austère. Cependant, vous l'avez peut-être noté, poufs, chauffeuses et tables basses ont fait depuis quelques temps une timide apparition dans les espaces de la bibliothèque, signes avant-coureurs d'une réflexion plus approfondie que la Bpi entend mener sur le confort de votre lecture.

Françoise Gaudet
service Études et recherche

Pour en savoir plus:
Édith Mercier, *Postures de lecteurs:*
observations à la Bpi,
www.bpi.fr/fr/professionnels/etudes_et_recherche2/publics_et_usages_a_la_bpi.html



dessins d'Édith Mercier

Biblio Sésame

POSEZ VOTRE QUESTION

« Cendrillon portait-elle une pantoufle de "verre" ou de "vair"? J'ai souvent entendu parler de cette polémique et de la théorie de Balzac, mais sans en connaître les sources. Que mentionnait exactement le conte? Où et à quelle occasion Balzac s'est-il exprimé sur le sujet? »

... trouvez la réponse, posez vos questions, découvrez les questions d'autres internautes et les réponses données par les bibliothécaires du réseau

- sur www.bpi.fr
- ou
- sur Facebook, où vous pourrez aussi intervenir dans les fils de dialogues.



Cendrillon vue par Gustave Doré



Cendrillon en image d'Épinal

**Bibliothèque publique d'information
Centre Pompidou**

TÉLÉPHONE

01 44 78 12 33

HORAIRES

12h-22h tous les jours sauf le mardi

11h-22h les samedis, dimanches et jours fériés

MÉTRO

Châtelet, Les Halles, Hôtel de Ville, Rambuteau

ADRESSE POSTALE

Bpi - 75197 Paris Cedex 04

SITE INTERNET

www.bpi.fr

Directeur de la publication

Patrick Bazin,

Directeur de la Bibliothèque publique d'information

Sous la coordination de

Philippe Charrier

Rédacteur en chef

Catherine Geoffroy

Comité d'orientation, équipe de rédaction

Arlette Alliguié, Emmanuel Aziza, Patrick Bazin, Philippe Berger, Jérôme Bessière, Marc Boilloux, Valérie Bouissou, Catherine Burtin, Philippe Charrier, Emmanuel Cuffini, Cécile Denier, Annie Dourlent, Marie-Hélène Gatto, Françoise Gaudet, Catherine Geoffroy, Danièle Heller, Emmanuèle Payen, Philippe Revol

Ont collaboré à ce numéro

Arno Bertina, Yves Cochet, Amélie Fresneau, Anne Gourhand, François Hébel, Anne Jay, Suzanne de Lacotte, Serge Latouche, Claire Lebreton, Marion Loire, Benoît Mouchart, Albert Ogier, André Sena, Claudia Senik, Simon Persico, Véronique Poirier, Christine Van Assche, Jérôme Villeminoz, ainsi que Éva, Jisoo, Moussad, Maxime et Galad

Conception graphique

Claire Mineur

Impression

Imprimerie Vincent

37 000 Tours

SUR PAPIER ÉCOLOGIQUE ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

Photographie de couverture

Bus, Sierra Leone, 2008 © JR

ISSN

2106-3664



Gratuit